

Une semaine, un livre

N°677, 16 août 2026

Mercè Rodoreda

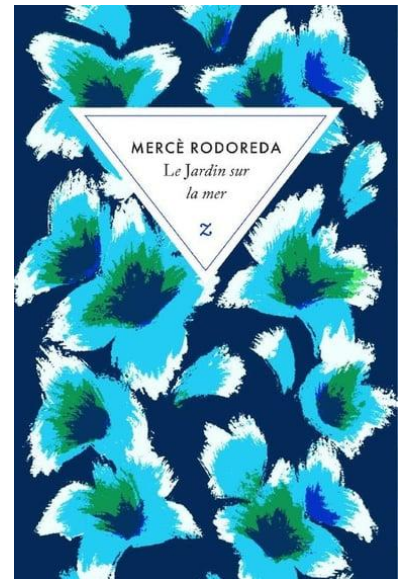
Le Jardin sur la mer

Jardi vora el mar

Traduit du catalan par Edmond Raillard

1967, Éditions Zulma 2025, Zulma Poche 2026

183 pages



Dans une belle propriété donnant sur la mer, un jardinier observe les estivants : le couple de propriétaires, leurs enfants, leurs amis, les voisins et les liaisons qui se tissent et se défont entre ces gens de la ville.

Le Jardin sur la mer est la chronique d'une génération de Catalans issus de la bourgeoisie, racontée par un humble jardinier. Veuf, l'homme est logé dans une petite maison sur la belle propriété où un couple de riches Barcelonais passe ses vacances. De ce poste d'observation, il raconte et commente faits et gestes, arrivées et départs, liaisons et séparations, drames et joies, inlassablement, avec fidélité et humour, mais sans sarcasmes, tantôt avec admiration, tantôt avec incompréhension. Il est un observateur immobile. S'il sort de la propriété, c'est pour aller au village ou parfois jusqu'en ville par obligation. Les événements du monde lui parviennent par sa petite radio ou par les commentaires qu'il entend quand viennent la saison estivale et le retour des vacanciers. Il raconte aussi bien les morts et les naissances que la floraison des iris ou la reconstitution d'un parterre abîmé lors d'une des fêtes organisées sur la propriété.

Le Jardin sur la mer est une description simple et directe de la bourgeoisie catalane, sans analyse ni méchanceté car le jardinier aime ses patrons et leurs amis, et entretient des relations plutôt amicales avec certains d'entre eux. Il se dégage de l'écriture très maîtrisée et précise de Mercè Rodoreda une certaine douceur mélancolique pour ce portrait d'un monde disparaissant.

.....

Mercè Rodoreda est née en 1908 à Barcelone et morte en 1983 à Gérone. Elle se marie à 20 ans avec son oncle de 14 ans plus vieux qu'elle. Ils ont un enfant mais le mariage est un échec et ils divorceront en 1937. Elle se tourne alors vers la littérature et écrit plusieurs romans qu'elle reniera. En 1939, elle s'exile en France, puis en Suisse. C'est là qu'elle écrit le roman qui la fera connaître : *La Place du Diamant*. Elle rentre en Espagne en 1972. Elle a publié 27 livres, 12 ont été traduits en français.



Extrait :

Dans le jardin de monsieur Bellom, ils ont ajouté deux ou trois groupes de poivriers. Et des lauriers et des mimosas. Quand tout a été fini, ils ont apporté les meubles de la maison. Un matin, j'ai vu monsieur Bellom qui courait en traversant les pelouses et en esquivant les arroseurs, un papier bleu à la main.

– Regardez, ils sont là. Un télégramme de Barcelone. Ils arrivent demain !

Et il est descendu pour le dire à ceux qui étaient à la plage. Le soir, il les a tous invités chez lui et apparemment ils ont beaucoup ri. Il leur a montré les peintures qu'il avait achetées et qui, à l'entendre, lui avaient coûté les yeux de la tête. Elles étaient d'un certain Miró, de Tarragone, qui peignait comme un enfant. À ce qu'on disait, il les avait faites à Majorque et elles étaient trop petites. Monsieur Bellom était allé le voir et lui avait demandé de les refaire aux dimensions qui lui convenaient. Et à l'huile. D'abord, il l'avait trouvé récalcitrant, muet. Mais ensuite, patiemment, il avait réussi à le faire plier. Il paraît que c'était un truc de fou et monsieur Bellom en riait aux larmes. Résultat, ils sont allés se coucher à trois heures du matin. Je les ai entendus sauter par-dessus les buis et parler dans l'allée de tilleuls. Je me suis levé tôt pour regarder les lauriers, qui commençaient à reprendre de la vigueur, débarrassés des pucerons. Pris par mon travail, je n'ai pas vu passer la matinée et j'ai rempli deux bons cabas de roses sèches et de feuilles jaunies. Vers l'heure du déjeuner, monsieur Francesc est apparu et il m'a dit que dans moins d'une semaine on viendrait me refaire la maison de verre. On lui avait promis qu'elle serait finie à l'automne, pour que je puisse y mettre les plantes. Je lui ai dit de ne pas trop s'y fier, parce que les promesses ne coûtent rien. Il a fait semblant de rire et, avant de s'en aller, il m'a demandé si j'avais vu les jeunes gens de chez Bellom.

– Non, je lui ai dit. S'ils sont arrivés, c'est sans que je m'en aperçoive. J'ai passé la matinée occupé avec les rosiers.

– Il a dit qu'ils arriveraient à neuf heures.

– Peut-être qu'ils sont fatigués et qu'ils dorment...

– Peut-être.